

Michel O'Neill, *L'épopée des Petits frères de la Croix. Histoire d'une nouvelle communauté monastique québécoise dans l'Église catholique d'aujourd'hui*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 232 p.

Michel O'Neill est un sociologue de la santé qui, maintenant à la retraite, a découvert le monastère de la Croix glorieuse, dans les montagnes de La Malbaie, et a décidé d'y consacrer un ouvrage, avec l'accord de la communauté des Petits frères de la Croix. Le livre est écrit «dans une perspective historique et sociologique et non avec une visée théologique ou religieuse» (p. 6). Il comporte deux parties : une histoire de la communauté et une description de la vie au monastère en 2013, moment de la rédaction.

À l'origine de cette fondation, l'abbé Michel Verret, un prêtre du diocèse de Québec, dont les trois premiers chapitres retracent la trajectoire. Né à Loretteville en 1939, attiré très jeune par la prêtrise, il entre à 20 ans à la Fraternité sacerdotale. Il poursuit ses études théologiques à Rome pendant le concile, de 1962 à 1965. Il doit pourtant les interrompre à cause de la mise en tutelle par Rome de la Fraternité sacerdotale en 1965 et les termine à l'Université Saint-Paul d'Ottawa. Ordonné prêtre en 1966, il passe trois ans comme vicaire à la paroisse Saint-Malo de Québec.

Aspirant à une vie d'ermite, sur le modèle de Charles de Foucauld, il quitte la Fraternité sacerdotale en 1969, est accepté comme prêtre séculier et devient une des figures marquantes du Renouveau charismatique à Québec. C'est à partir de 1973 qu'il réalise son rêve de devenir ermite : il vivra de 1974 à 1980 dans une maison de Saint-Étienne de Lauzon qu'il nomme l'Ermitage de la Croix. Des couples, un groupe de prêtres, des jeunes s'attachent à lui ; ce sont ces derniers qui le poussent à fonder une communauté, ce qui sera accepté par le diocèse en 1980.

Le groupe emménage d'abord à Valcartier, puis à Saint-Augustin, avant de pouvoir construire en 1991, sur un terrain qui lui a été offert à Sainte-Agnès, dans Charlevoix, un nouveau monastère, prévu pour 24 moines, au coût de 2,8 M\$ entièrement payé en 1994, grâce aux dons d'amis et à une vaste campagne de financement.

La progression de la communauté des Petits frères de la Croix est alors fulgurante : 27 nouveaux postulants arrivent entre 1985 et 1991 et au moment d'emménager au nouveau monastère, la communauté compte 22 moines. C'est alors que survient l'irréparable, en 1993 : l'AVC du père Michel, qui doit démissionner en 1995 et meurt deux ans plus tard. La communauté connaît alors un fort reflux : 9 entrées, mais 18 sorties entre 1994 et 1999. Des «bouleversements internes très profonds» se produisent : de 2000 à 2006, Michel O'Neill diagnostique un «creux de vague» qui ramène le nombre de membres à six ; on s'interroge même sur l'avenir. L'espoir renaît en 2007, avec l'arrivée de trois nouveaux postulants. Et depuis lors, jusqu'en 2014 en tout cas, un équilibre fragile se maintient : les moines sont neuf en 2013.

Les trois chapitres suivants décrivent la communauté. Portrait démographique d'abord : de 1980 à 2013, les Petits frères de la Croix (PFC) ont reçu 73 postulants, dont un est décédé (le fondateur) et 63 sont partis. Les neuf moines de 2013 ont entre 39 et 65 ans ; six ont fait partie d'une autre communauté auparavant, cinq ont vécu en couple, quatre ont une formation universitaire, sept sont originaires de villages ruraux. Le parcours est de huit ans avant de prononcer des vœux perpétuels. La communauté compte deux employés (à la cuisine et au secrétariat) ; 2000 amis et bienfaiteurs reçoivent le bulletin annuel *Eaux vives*. Une journée de retrouvailles les réunit chaque 15 août.

Un chapitre présente le charisme des PFC. Ceux-ci s'inspirent avant tout de la vie d'ermite de Charles de Foucauld (1858-1916), dont ils ont adopté le nom (petits frères), l'habit et la devise : les mots *Jesus Caritas* encadrant un cœur rouge surmonté d'une croix. Les deux éléments principaux de leur spiritualité sont l'imitation de la vie cachée de Jésus à Nazareth et l'adoration de l'Eucharistie. Une particularité de la communauté de Sainte-Agnès est l'attachement aux rites et à l'iconographie byzantine.

La vie quotidienne de la communauté fait l'objet du chapitre suivant. L'ouvrage se veut grand public et répond à toutes les questions qu'on peut se poser : comment vivent les moines ? Quel est leur horaire ? Quel est leur parcours de vie ? Qu'arrive-t-il de leurs biens s'ils quittent la communauté ? Sortent-ils du monastère ? Peuvent-ils aller dans leur famille ? Les femmes sont-elles admises dans le monastère ? Les moines se disent séparés du monde, mais utilisent-ils l'internet ? Je laisse le lecteur sur sa curiosité, mais je puis dire que les réponses à ces questions restent dans les meilleures traditions monastiques et, avantage supplémentaire, le chercheur a contacté les sept autres communautés monastiques masculines du Québec et peut comparer les pratiques des PFC avec les leurs.

Restent un dernier chapitre et la conclusion, qui examinent les défis de ce type de communautés au Québec et l'avenir prévisible des PFC. Ce chapitre 7 est vraiment utile : en quelques pages, Michel O'Neill synthétise tout ce qui s'est écrit sur les communautés au Québec, en refaisant leur historique des origines à nos jours, utilisant au mieux les études sur les nouvelles communautés, notamment celles de Rick van Lier. Le sens de la synthèse est ici à son meilleur. Il soulève les questions les plus pertinentes et les jugements émis sont à la fois critiques et perspicaces. L'auteur présente les tendances les plus récentes, par exemple celle qui consiste à considérer les départs comme une étape du parcours de vie. Il analyse les principaux défis : le défi démographique, la mixité, l'internationalisation, la place des laïcs, sans en oublier quelques autres, moins pressants, entre autres, le défi financier, celui des bâtiments appropriés ou la reconnaissance canonique.

Finalement, la conclusion se demande comment la communauté des Petits frères de la Croix peut relever ces défis au cours des prochaines années. La moyenne d'âge en 2013 était de 58 ans, l'âge moyen à l'entrée des moines actuels de 42 ans, ce qui en fait un groupe relativement jeune si on le compare aux autres communautés monastiques. La conclusion est que le monachisme conserve encore aujourd'hui un pouvoir d'attraction et que les PFC ont un charisme original. Ils manifestent « la vitalité paradoxale de l'Église catholique québécoise » (p. 165).

L'auteur a disposé de sources exceptionnelles : le journal personnel de Michel Verret, en dix cahiers, le bulletin *Eaux vives* et 31 entrevues menées auprès d'un grand nombre de personnes engagées dans le projet. Ajoutons que c'est un beau livre : une cinquantaine de photos bien choisies viennent illustrer les 150 pages de texte, en rendant la lecture agréable. Le texte lui-même est clair, bien écrit et bien organisé.

Ce n'est pas tout. L'ouvrage contient également quatre annexes fort instructives. On y trouve les entrées et sorties de chacun des 73 membres dans la communauté de 1980 à 2013 et les parcours de vie des dix membres présents en 2013, vérifiés et autorisés par chacun. Je n'ai jamais vu cela ailleurs : c'est d'une richesse exceptionnelle, à la fois d'un point de vue historique et d'un point de vue sociologique. Ce qui m'a frappé dans ces parcours, c'est qu'ils sont fort mouvementés et qu'en général, les moines viennent de milieux simples. L'ouvrage se termine par une bonne bibliographie, précédée d'une section intitulée « Sources utilisées ». C'est une section riche, mais insuffisamment annoncée en début d'ouvrage. C'est là que l'auteur a placé ses notes et références, mais comme il n'y a pas d'appel de notes, en arrivant à cette section (p. 201-228), on n'a plus du tout le goût de la lire.

Cela n'enlève rien à la valeur de l'ouvrage, qui constitue un document remarquable non seulement sur l'histoire et la vie des PFC, mais sur l'ensemble de la vie contemplative masculine au Québec durant le dernier demi-siècle. J'allais oublier la très belle préface de Raymond Lemieux, qui explique en quoi cette histoire est une « épopée » – mot qui ne fait guère partie de mon vocabulaire –, revient sur la « vitalité paradoxale » que j'évoquais à l'instant et vante, fort à propos, « l'empathie et la minutie » de l'auteur. Oui, ce livre vaut le détour.

Guy Laperrière
Professeur retraité
Université de Sherbrooke